Des hommes des femmes de l'histoire : ce trolleybus que mon cœur appelle "souvenirs"

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 11

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

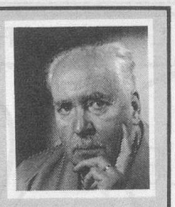
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Des hommes des femmes de l'histoire



Louis-Vincent Defferrard

Ce trolleybus que mon cœur appelle «souvenirs»

Jaune provocant, haut sur roues, pataud... c'est ainsi qu'il reste dans ma mémoire... ce trolley Fribourg–Farvagny... le trolleybus des vacances. Et puis, deux grosses lanternes lui donnaient un air de dinosaure aux yeux d'un collégien riche seulement de trop d'imagination.

Je crois bien qu'à l'époque ce devait être le seul trolleybus de Suisse.

La première fois que je me souviens l'avoir pris était un dimanche soir neigeux de décembre. Nous avions passé quelques jours au pied du Gibloux. Le trolley — tout le monde l'appelait ainsi sauf mon frère qui s'obstinait à dire «la patache» — ne desservant pas le village, nous étions descendus à pied jusqu'à Farvagny. Cela en suivant un chemin campagnard passant entre un moulin et une falaise de molasse verte.

Il était là, devant la poste, attendant les voyageurs. Derrière une fenêtre de la pinte communale, le «conducteur», tout de noir vêtu mais avec un rang de perles blanches cousues au col «officier» de sa vareuse, semblait nous guetter. Satisfait sans doute de son examen, il laissa retomber le rideau.

Nous prîmes place sur deux bancs maigrement rembourrés. L'un laissait voir des filasses de crin par une longue déchirure. Quelques voyageurs se faisaient face, leurs genoux se touchant presque. Ce qui semblait beaucoup amuser les hommes et gêner les dames. Tout au fond de la voiture, un strapontin. Devinant mon envie, Joseph suggéra: «Va donc t'y asseoir!» Ce que je fis. Le siège trop bas m'obligeait à tenir très haut mes gros genoux mais me permettait de voir deux rangées de pieds, plusieurs ne touchant pas terre. Il me semble les voir encore, ces pieds solidement cloutés, pieds à semelle de bois (les galoches se portaient beaucoup), mais aussi fines bottines avec une garniture ouatinée.

A l'autre bout, une sorte d'énorme tambour noir avec une manivelle de cuivre brillant.

— Tout le monde est là, oui? lança un petit homme tout rond que je n'avais pas vu monter.

Je reconnus la figure qui nous regardait derrière la vitre de la pinte. Il prit une sacoche rebondie, enfonça solidement une haute casquette parmentée d'or...

— Et celui-ci, quel âge a-t-il?

— Pas tout à fait six ans...

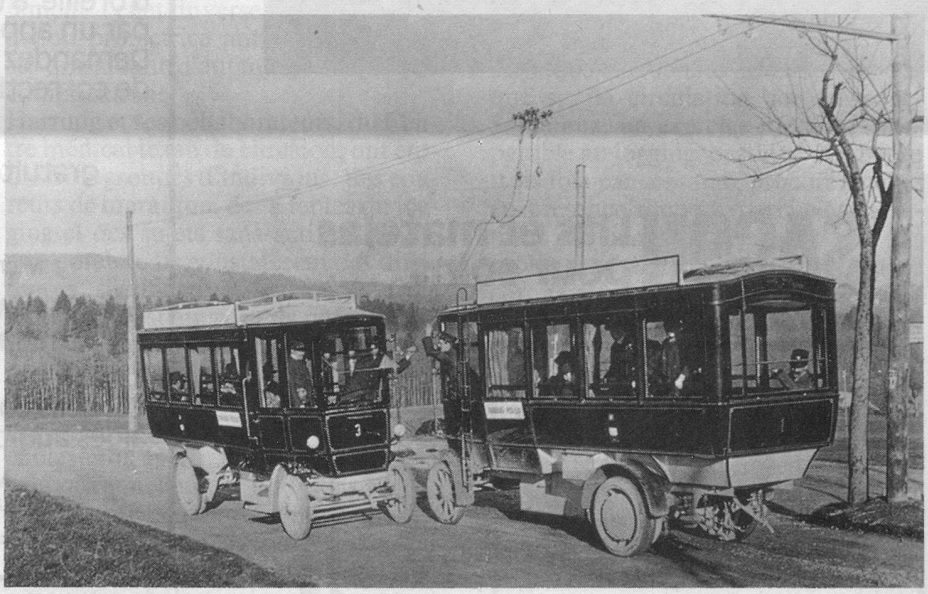
— Bien grand, non?

— C'est pourtant ainsi. Que voulez-vous, il faut de tout pour faire un monde, des grands et des petits.

L'employé regarda ma mère, mais ne répondit pas. Il est vrai qu'elle avait adopté un ton très dame de charité.

Mon grand-père, quelques années plus tard, m'aidant à préparer un «exposé», m'apprit qu'il avait accompagné une commission qui s'était rendue à Vienne-Neustadt pour y commander un premier trolley, système Daimler-Mercedes.

— Attention à ne pas ennuyer tes camarades et ton maître avec trop de détails techniques. Précise seulement que le 4 janvier 1912, trois voitures, à prise de courant par chariot aérien à quatre roues, assuraient une liaison régulière entre Fribourg et Posieux. L'année suivante, on gagna Magnedens, mais il fallut attendre 1916 pour arriver à Farvagny. Ce qui, selon les plans, ne devait être qu'une première étape. En fait, on n'alla jamais plus loin. La guerre interrompit les travaux.



Grand-père se tut un moment. Je vis qu'il repensait à quelque chose de grave.

— Tu vois, Gargouillon (oui, c'est ainsi qu'il m'appelait encore), je ne peux oublier ces ouvriers du pénitencier occupés à mettre la route en bon état, à dresser les poteaux de bois sur des socles de béton, à tendre les câbles porteurs... Un travail pénible effectué par tous les temps et qui leur valait d'être souvent rudoyés par des gardes armés.

L.-V. D.

— Pas d'histoires... Au lieu de nous emmener à l'école, vous nous arrêterez devant une pâtisserie! (Dessin de Padry-Cosmopress)